

# La première passion

I

« Minuit ! ma mère dort : je me suis relevée :  
Je craignais de laisser ma lettre inachevée ;  
J'ai voulu me hâter, car peut-être ma main  
Ne sera-t-elle plus assez forte demain !  
Tu connais mon malheur ; je t'ai dit que mon père  
A voulu me dicter un choix, et qu'il espère  
Sans doute me trouver trop faible pour oser  
Refuser cet époux qu'il prétend m'imposer.  
O toi qui m'appartiens ! ô toi qui me fis naître  
Au bonheur, à l'amour que tu m'as fait connaître ;  
Toi qui sus le premier deviner le secret  
Et trouver le chemin d'un cœur qui s'ignorait,  
Crois-tu qu'à d'autres lois ton amante enchaînée  
Méconnaisse jamais la foi qu'elle a donnée ;  
Qu'elle puisse oublier ces rapides moments  
Où nos voix ont ensemble échangé leurs sermens,  
Où sa tremblante main a frémi dans la tienne,  
Et qu'à d'autre qu'à toi jamais elle appartienne ?  
Tu veux fuir, m'as-tu dit : fuis ; mais n'espère pas  
M'empêcher de te suivre attachée à tes pas !  
Qu'importe où nous soyons si nous sommes ensemble ;  
Est-il donc un désert si triste, qui ne semble  
Plus riant qu'un palais, quand il est animé  
Par l'aspect du bonheur et de l'objet aimé ?

Et que me font à moi tous ces biens qui m'attendent ?  
Lorsqu'on s'est dit : je t'aime ! et que les cœurs s'entendent,  
Que sont tous les trésors, qu'est l'univers pour eux.  
Et que demandent-ils de plus pour être heureux ?  
Mais comment fuir ? comment tromper la vigilance  
D'un père soupçonneux qui m'épie en silence ?  
Je m'abusais ! Eh bien, écoute le serment  
Que te jure ma bouche en cet affreux moment :  
Puisqu'on l'a résolu, puisqu'on me sacrifie.  
Puisqu'on veut mon malheur, eh bien ! je les défie :  
Ils ne m'auront que morte, et je n'aurai laissé  
Pour traîner à l'autel qu'un cadavre glacé ! »

## II

Lorsque je l'ai revue, elle était mariée  
Depuis cinq ans passés : « Ah ! s'est-elle écriée,  
C'est vous ! bien vous a pris d'être venu nous voir :  
Mais où donc étiez-vous ? Et ne peut-on savoir  
Pourquoi, depuis un siècle, éloigné de la France,  
Vous nous avez ainsi laissés dans l'ignorance ?  
Quant à nous, tout va bien : le sort nous a souri.  
— J'ai parlé bien souvent de vous à mon mari ;  
C'est un homme d'honneur, que j'aime et je révère,  
Sage négociant, de probité sévère,  
Qui par son zèle actif chaque jour agrandit  
L'essor de son commerce, et double son crédit :  
Et puisque le hasard à la fin nous rassemble ;  
Je vous présenterai, vous causerez ensemble ;  
Il vous recevra bien, empressé de saisir

Pareille occasion de me faire plaisir.  
Vous verrez mes enfans : j'en ai trois. Mon aînée  
Est chez mes belles-sœurs, qui me l'ont emmenée ;  
Je l'attends samedi matin : vous la verrez.  
Oh, c'est qu'elle est charmante ! ensuite, vous saurez  
Qu'elle lit couramment, écrit même, et commence  
A jouer la sonate et chanter la romance.  
Et mon fils ! il aura ses trois ans et demi  
Le vingt du mois prochain ; du reste, mon ami,  
Vous verrez comme il est grand et fort pour son âge ;  
C'est le plus bel enfant de tout le voisinage.  
Et puis, j'ai mon petit. — Je ne l'ai pas nourri :  
Mes couches ont été pénibles ; mon mari,  
Qui craignait pour mon lait, a voulu que je prisse  
Sur moi de le laisser aux mains d'une nourrice.  
Mais de cet embarras je vais me délivrer,  
Et le docteur a dit qu'on pouvait le sevrer.  
— Ainsi dans mes enfans, dans un époux qui m'aime,  
J'ai trouvé le bonheur domestique ; et vous même,  
Vous dépendez de vous, j'imagine, et partant  
Qui peut vous empêcher d'en faire un jour autant ?  
Je sais qu'en pareil cas le choix est difficile.  
Que vous avez parfois une humeur indocile ;  
Mais on peut réussir, et vous réussirez :  
Vous prendrez une femme, et nous l'amènerez,  
Elle viendra passer l'été dans notre terre :  
Jusque-là toutefois, libre et célibataire,  
Pensez à vos amis, et venez en garçon  
Nous demander dimanche à dîner sans façon. »

Félix Arvers (1806–1850)